



OPALE/LEEMAGE

1919 (*Jours de novembre*) les exprime, en juxtaposant les masses de l'Est déferlant sur la partie ouest de la capitale lors de l'ouverture du Mur et l'assassinat sauvage de Rosa Luxemburg, noyée dans le canal Landwehr après l'échec de la révolution allemande: «*Pour effacer toute trace, on plongeà son corps dénudé/ Au fond de l'eau lesté de pierres./ Là, chez les carpes, la honte allemande fut/ Bien conservée jusqu'au péché originel.*» Là, dans le souffle qu'il saisit de l'histoire, gît sans doute le meilleur de cette œuvre, jamais désengagée. Plus que les complaints intimes et triviales sur le vieillissement, les souvenirs de sexe, radieux ou sordides, ou les paniques ordinaires d'aéroport («*Il y avait des sas et l'on déposait ses clés, sa montre./ L'âme souffrait car quelqu'un vous tripotait du haut en bas*»), on appréciera les odes décalées de Grünbein sur un présent politique auquel il sait restituer un chant.

Ne joue-t-il pas volontiers le rôle d'intellectuel public, quand il voit, à l'automne 2014, avec désolation, la Dresde de son enfance envahie par les sympathisants de Pegida (mouvement islamophobe) ou son concitoyen l'écrivain et chirurgien Uwe Tellkamp (auteur de *La Tour*, Grasset, 2012) tenir un discours hostile à la politique d'accueil des migrants menée par Angela Merkel? Dans ce rôle, Grünbein pourrait revendiquer le titre rare d'aède démocrate et hospitalier. ■

PRESQUE UN CHANT (*Gedichte*), de Durs Grünbein, traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson et Fedora Wesseler, Gallimard, «*Du monde entier*», 232 p., 23 €.

L'« Alabama Song » de James Kelman

Moins déroutant que le détonant *Si tard, il était si tard* (Métaillé, 2015; Booker Prize en 1994), *La Route de Lafayette*, cinquième roman de l'Écossais James Kelman – remarquablement traduit une fois encore par Céline Schwaller – suit Murdo, un jeune Écossais joueur d'accordéon, pour qui la musique est tout: ce par quoi, du haut de ses 17 ans, il tente de s'accorder au monde et aux autres, mais surtout de surmonter la mort de sa mère. Désormais, sa famille se résume à son père, un homme taiseux, perdu dans son chagrin. Pour s'en extraire, celui-ci a décidé de changer d'air et de décor. Direction l'Alabama, où résident un vieil oncle et sa femme. En chemin, Murdo fait la connaissance d'un groupe de zydeco dirigé par une vieille femme, figure de légende de cette musique du Sud profond. A l'issue d'un « bœuf », Queen Monzee-ay invite l'adolescent à venir jouer avec eux à Lafayette. Mais déjà il faut reprendre la route, découvrir l'Amérique, celle des petites gens repliés sur leur communauté, celle des zones pavillonnaires nichées au milieu de nulle part.

Âmes blessées

Le cœur du roman se tient là, dans l'étirement des jours faits d'ennui, de promenades, de rêves, de souvenirs, de plans échafaudés pour rejoindre Queen Monzee-ay et la belle Sarah, et ainsi échapper à la sollicitude pesante d'un père maladroit à aimer. De cette attente fébrile sourd un maelström d'émotions complexes propres à l'adolescence, avec ses interrogations, ses tiraillements et ses élans vitaux. Ceux-là mêmes qui pousseront Murdo sur « la route de Lafayette ». Entre roman d'initiation et road-movie, imprégné du blues des âmes blessées, James Kelman dessine le récit poignant d'une émancipation. Et, dans la chaleur du sud des États-Unis, signe son roman le plus lumineux. ■

CHRISTINE ROUSSEAU
► *La Route de Lafayette* (*Dirt Road*), de James Kelman, traduit de l'anglais (Écosse) par Céline Schwaller, Métaillé, 378 p., 22,50 €.

